

## AU BORD DU GANGE

Toute fraîche dans sa nouveauté est la page que nous détachons aujourd'hui du dernier volume de PIERRE LOTI, "L'Inde (sans les Anglais)". L'illustre écrivain est allé cette fois chercher dans l'Inde mystérieuse, dans ce berceau de la pensée humaine et de la prière la révélation des religions aryennes. Mais ce qu'il a surtout rapporté de ce pays de lumière où règne éternellement "une fête de clartés blanches ou de clartés d'or," c'est le reflet des mille choses sur lesquelles il a promené ses yeux, c'est toute une moisson de descriptions merveilleuses, de tableaux éblouissants tels que cette vue des bords du Gange, à Bénarès, à l'heure paisible et matinale où le peuple vient en foule faire ses ablutions dans les eaux sacrées du fleuve. Voici cette page :

Du fond de la plaine où coule le vieux Gange, du fond de l'immense plaine de vase et d'herbages que les vapeurs de la nuit embrument encore, l'éternel soleil vient de surgir, et, ainsi que tous les jours depuis trois mille ans, il rencontre là devant lui, arrêtant son premier rayon rose, les granits de Bénarès, les pyramides rouges, les pointes d'or, toute la ville sainte dressée en amphithéâtre, comme pour saisir avidement la lumière initiale, se parer de la gloire du matin.

Et ici, c'est l'"heure" par excellence ; c'est depuis le commencement des âges brahmaniques, l'heure consacrée, l'heure de la grande vie religieuse et de la grande prière. Bénarès soudainement déverse sur son fleuve tout son peuple, toutes ses fleurs, toutes ses guirlandes, tous ses oiseaux, toutes ses bêtes. Par les escaliers de granit, à cette apparition du soleil, c'est un joyeux éroulement de tout ce qui vient de s'éveiller, de tout ce qui a reçu de Brahma une âme, humaine ou obscure.

Les hommes descendent, l'air heureux et grave, drapés dans des cachemires roses, ou jaunes, ou couleur d'aurore. Les femmes, en blanches théories, descendent voilées à l'antique sous des mousselines. Elles apportent des aiguères, des buires, qui mettent partout l'éclat rouge ou jaune des cuivres fourbis, à côté de l'étingement de leurs mille bracelets, colliers, ou anneaux d'argent autour des chevilles. Noblement belles d'allure et de visage, elles marchent comme des déesses, et on entend sonner, à leurs bras, à leurs jambes, les cercles de métal.

Et chacun veut offrir au fleuve des guirlandes, des guirlandes, comme s'il ne suffisait pas de toutes celles des jours précédents qui flottent encore ; il y a des torsades, en fleurs de jasmin enfilées, qui ressemblent à des boas blancs ; d'autres en fleurs d'oeillets d'Inde, où des rangs de jaune d'or et des rangs jaune soufre se mêlent, de façon à produire ce contraste de nuances que les femmes indiennes affectionnent aussi pour leurs voiles.

Des enfants nus, qui se tiennent par la main, arrivent en troupes joyeuses. Il descend aussi des yoghis et de lents fakirs. Il descend d'innocents vaches sacrées auxquelles chacun, cédant le pas avec respect, se fait honneur d'offrir une gerbe fraîche de roseaux ou de fleurs, et qui regardent se lever le soleil, commencer la fête du jour, et qui, dans leur bestialité douce, ont l'air de comprendre et de prier à leur manière. Il descend des moutons et des chèvres. Il descend des chiens pressés, et descend des singes.

Le soleil, le soleil à flots ramène la bienfaisante chaleur, dans l'air que la nuit de rosée avait presque glacé. Tous les édicules de granit, échelonnés sur les marchés pour servir de niche et d'autel, les uns à Vichnou, les autres à Ganesa aux bras multiples, présentent à ce soleil leurs petits dieux peints, qui sont encore tout gris d'une couche de limon séché, et qui, pendant plusieurs mois, avaient dormi sous les eaux troubles, saturées de cendres humaines. Et, parce qu'il brûle déjà, ce soleil, des gens s'installent à l'ombre de tous ces grands parasols, qui sont toujours là plantés à demeure et ressemblent à des ombrelles de champignons géants, écloes en masse au pied de la ville sainte. Tandis qu'en haut, les vieux palais s'éveillent rajournés dans le matin, et les pyramides rouges resplendent, et les pointes d'or étincellent, les flèches d'or et les girouettes d'or.

Sur les radeaux innombrables et sur les marches d'en bas, le peuple de Brahma, déposant ses guirlandes et ses aiguères, commence de se dévêtir. Les araperies blanches ou roses, les cachemires de toutes nuances sont jetées çà et là, ou tendus sur des bambous, et alors des nudités admirables apparaissent, couleur de bronze sombre ou de bronze pâle.

Les hommes, à la fois sveltes et athlétiques, avec des yeux de flamme, entrent jusqu'à la taille dans l'eau sainte. Les femmes, moins dévoilées, gardant une mousseline sur la gorge et les reins,

trempe seulement dans le Gange leurs jambes, leurs beaux bras cercés d'anneaux, et puis elles s'agenouillent et se penchent sur le bord extrême, pour lancer plusieurs fois dans le fleuve leur longue chevelure dénouée.

Et quand sont finies les longues ablutions rituelles, les femmes remontent paisiblement vers leur maison, pendant que les hommes, sur leurs radeaux, parmi leurs guirlandes et leurs gerbes, se préparent à la prière.

Dans le recoin des morts, où la lumière matinale montre les pierres d'alentour un peu noircies par les fumées de cadavres, on ne brûle personne en ce moment. Deux formes humaines, enveloppées de linéuls, sont là, dont nul ne s'occupe ; l'une, déjà étendue sur son bûcher, l'autre prenant dans le Gange son bain suprême, à côté de tant de baigneurs vivants et beaux, dans la plénitude musculaire. Sur les radeaux, sur les marches inférieures des escaliers qui descendent au fleuve, la prière, l'immense prière est partout commencée, et, à cette heure, elle fait différer toutes choses, même l'allumage des bûchers, et les cadavres attendent.

Oh ! les étranges expressions d'absence, les traits figés, les yeux qui ne voient plus ! Jeunes hommes en contemplation mystique, les mains sur le visage, ne laissant paraître que deux prunelles ardentes qui regardent "au-delà" ; fakirs couverts de chapelets, dont l'âme a pour un temps fui le corps anesthésié ; vieillards aux membres poudrés de cendre grise...

Au ras de l'eau, un qui prie, les yeux blancs, assis sur une peau de gazelle, garde avec une fixité à faire peur la pose des statues de Cakya-Mouni, qui est aussi par excellence la pose fakirique : accroupi, les jambes croisées, les genoux touchant le sol, et la main gauche, — une longue main osseuse — tenant le pied droit. C'est un vieillard, et la couleur de sa robe, qui plaque toute ruisselante sur son corps décharné, indique un saint yoghi : elle est d'un rose orangé très pâle, cette robe, comme les nuages d'aurore. Il prie, immobile, le sceau de Siva fraîchement inscrit sur le front, les prunelles vitreuses, la face livide tournée en plein soleil, en plein soleil étincelant, avec une expression de béatitude infinie. Un jeune athlète nu, préposé à sa garde, de temps à autre prend de l'eau du Gange au creux de sa main pour inonder la robe couleur d'aurore, ou pour asperger toutes les guirlandes posées devant le vénérable ascète, sur la peau de gazelle, dont la tête et les cornes trempent dans le fleuve. Afin de bercer mieux son rêve, sans doute, on lui joue aussi une petite musique sacrée : il y a pour cela deux garçons, qui sourient, gaîment perchés au-dessus de lui sur les granits éboulés : l'un souffle dans une conque marine, qui fait : hou ! hou ! d'un timbre plaintif de cor lointain ; l'autre frappe doucement sur un petit tam-tam de sonorité voilée. Des corbeaux, çà et là perchés alentour, l'observent avec attention. Et tous ceux qui remontent vers leur demeure, femmes ou enfants, se détournent de leur chemin pour venir le saluer avec respect : rien qu'un sourire de joyeux bonjour, une révérence les mains jointes, et on s'en va discrètement, comme par crainte de détourner son attention, de troubler sa prière.

Ma barque revient une heure plus tard, après avoir remonté le courant jusqu'au quartier des palais mystérieux. Et, à mon retour, il est encore là, le vieillard, tenant son pied maigre dans sa main aux longs doigts ; son regard même n'a pas bougé et le soleil plus brûlant ne semble pas éblouir ses yeux ternes, levés béatement vers le ciel.

— Comme il est tranquille ! dis-je...

Le batelier me regarde, me sourit comme on ferait à un enfant dont la réflexion serait trop naïve :

— Celui-là ?... Mais... il est mort !

Ah ! il est mort !... En effet, je n'avais pas remarqué une lanière de cuir, qui passe sous le menton pour retenir la tête contre un coussin. Je n'avais pas remarqué non plus un corbeau qui s'obstine à tourner autour et tout près du visage ; le jeune athlète, chargé de jeter de l'eau sur la robe jaune rose et sur les guirlandes de jasmin, est obligé à toute minute de l'effrayer, avec une draperie qu'il agite.

Il est mort depuis hier au soir, et, après l'avoir baigné, on l'a pieusement assis là en pleine gloire du matin, dans la pose de prière qui fut la pose de toute sa vie. Et, en attachant sa tête, on l'a un peu renversée en arrière, pour qu'il pût mieux voir le soleil et le ciel.

Il ne sera point brûlé, car on ne brûle pas les yoghis, la sainteté de leurs actes ayant purifié suffisamment la matière de leur corps ; ce soir, on l'ensevelira tel que dans un vase de terre qui sera descendu au fond du Gange. Et ce sont des saluts de félicitation, des compliments de fête, que chacun, avec une figure joyeuse, vient lui adresser, à ce bienheureux qui, par ses mérites et son détachement de ce monde, est sans doute affranchi à jamais du cycle des réincarnations, délivré de l'abîme de la vie et de la mort.

Un chien s'approche, le flairer et s'en va, la queue basse. Trois oiseaux rouges s'approchent aussi et le regardent. Un singe descend, touche le bas de sa robe mouillée, puis remonte en courant jusqu'au sommet des escaliers.

Et le jeune gardien les laisse faire, ne chassant avec impatience — une impatience inusitée en ce pays où l'on supporte tout de la part des bêtes — que le corbeau entêté, qui a senti la décomposition et qui revient toujours, frôlant presque de son aile noire le visage du bienheureux, extasié dans la mort.

PIERRE LOTI.



## BALLADE DE L'AMOUR DES MÈRES

Sur tout berceau, le destin gronde,  
Mais près du nid est un veilleur  
Dont la bonté, force féconde,  
Prodigue sa tendre chaleur,  
Opposant sourire à pâleur.  
Ici-bas, rien n'est que chimère,  
Hors le doux geste cajoleur ;  
N'est tel amour qu'amour de mère.

Le petit dieu menant le monde,  
Adroit, subtil, cruel, jongleur,  
Dispute perfide à l'onde.  
Ses propos sont de bateleur,  
On récolte angoisse et malheur,  
Aux beaux serments, flamme éphémère,  
Faites par Eros, vil enjôleur ;  
N'est tel amour qu'amour de mère.

Gloire est aussi traîtresse immonde :  
Fier conquérant, sombre oiseleur,  
Va subjuguant la mappemonde ;  
Bourreau d'enfants, sanglant voleur,  
Qu'importe aux femmes ta valeur !  
Fusses-tu chanté par Homère,  
Hâi, meurs seul, sans une fleur ;  
N'est tel amour qu'amour de mère.

ENVOI

Reine du ciel, en ta douleur,  
Quand ton fils but la coupe amère,  
Tu lavas son sang de ton pleur ;  
N'est tel amour qu'amour de mère.

JULES DE MARTHOLD.

Voulez-vous connaître le cœur d'un homme :  
observez l'accueil que lui font ses égaux.—CHARLES NODIER.